

Puis sans même jeter un dernier regard sur le prévenu, il dit :

— Emmenez cet homme !

Forestier sortit, escorté de deux gardes.

Une voiture cellulaire attendait dans la cour. On y fit monter le prisonnier et, une heure après, il était écroué à Mazas et mis au secret.

XII.—LES BONNS S'EN VONT

De la rue de Boulaivilliers, où était situé l'hôtel du Dr Villarceau, jusqu'au Trocadéro, des recherches avaient été faites dans les égouts, à plusieurs reprises, en suivant, bien entendu, les rues que le voleur avait parcourues et où, prétendait-il, il avait jeté les papiers dans une bouche d'égout.

Malgré la promptitude et l'habileté mises dans les recherches, les papiers n'avaient pas été retrouvés.

De nouvelles perquisitions avaient été faites au domicile de Forestier, et toujours sans résultat.

— J'ai jeté les papiers dans une bouche d'égout, répondait le misérable chaque fois qu'on l'interrogeait à ce sujet.

Et si on lui demandait encore où était sa fille, il restait muet.

Enfin, il fallait considérer comme perdus les papiers qui jouaient un rôle si important dans cette curieuse affaire dont on parlait au Palais et dans beaucoup de salons parisiens.

Quand on eut perdu tout espoir de les retrouver, ces mystérieux papiers, on comprit, M. Villarceau tout le premier, qu'il y avait nécessité absolue à en connaître le contenu.

La révélation du secret ne pouvait plus être faite que par M. Ancelin, l'ancien curé de Salvignac, devenu missionnaire. Alors il fallait lui écrire. M. Villarceau se chargerait de le faire. Mais où était le missionnaire ? Avant tout, il fallait le savoir.

A la maison des missions, on répondit qu'on l'ignorait.

Des missionnaires, on nombre desquels se trouvait l'abbé Ancelin, presque aussitôt débarqués sur les côtes de la Guinée, s'étaient enfoncés dans l'intérieur des terres ; depuis, on était sans nouvelles de la mission ; on ne pouvait dire dans quelle contrée inconnue de l'Afrique centrale les missionnaires, ardents propagateurs de la foi, étaient allés faire entendre la parole divine.

Et même on paraissait craindre que la caravane dont il faisait partie n'eût été attaquée par les sauvages, pillée et tous les hommes massacrés.

L'évêque de Carcassonne fit à peu près la même réponse.

Ainsi, il était dit qu'on ne saurait rien, qu'on ne pourrait absolument rien savoir.

La tombe du maire de Salvignac d'une part, de l'autre les égouts de Paris gardaient le secret des papiers.

Pour la première fois de sa vie, le Dr Villarceau éprouvait un violent chagrin.

— Si je ne rentre pas en possession de ces papiers, avait-il dit, je ne me consolerais jamais.

Le bon docteur était inconsolable.

Il se reprochait cruellement d'avoir manqué de vigilance, de n'avoir pas pris tout le soin voulu de ces précieux papiers qu'on lui avait confiés.

Comme s'il avait pu prévoir que, pour les voler, le misérable Forestier s'introduirait dans sa maison sous la défroque d'un valet de chambre !

On lui disait :

— Mais ces papiers ne sont probablement pas aussi importants que vous le croyez.

— Le sceau seul de la mairie de Salvignac les rendait extrêmement précieux, répondait-il, et il fallait bien qu'ils fussent très importants puisqu'on me les a confiés. Est-ce que ce misérable Forestier me les aurait volés, s'ils eussent été sans valeur ?

— Mais, ajoutait-il, l'enveloppe n'eût-elle contenu que l'acte de naissance de la petite fille, fût-elle née d'un torréador et d'une gitana, est-ce que ce document n'aurait pas une grande importance ?

Il écrivit à Marguerite que les papiers lui avaient été volés par son infâme mari et qu'ils n'avaient pu être retrouvés ; il la suppliait de lui pardonner d'avoir si mal justifié la confiance qu'elle avait mise en lui, en lui remettant le précieux dépôt.

Le brave homme voulait absolument se trouver coupable.

Il terminait sa lettre par ces mots :

— Quand je crois bien faire, il arrive trop souvent que je fais mal.

Marguerite, dans sa réponse, essayait de rassurer M. Villarceau sur les conséquences de la perte des papiers.

L'homme qui les avait apportés à Salvignac n'avait plus reparu, n'avait pas même donné de ses nouvelles ; cela indiquait assez que la pauvre petite était abandonnée de sa famille.

Marguerite n'en était pas trop affligée ; comme cela, Emilienne était tout à fait sa fille ; est-ce qu'elle ne lui avait pas donné toute sa tendresse, tout son amour de mère ? Elle voulait cette enfant pour elle seule. Il y a toujours de l'égoïsme dans l'amour maternel.

Et, d'ailleurs, ce n'était pas à l'abandonnée à se mettre à la recherche de ses parents ; s'il lui en restait encore, c'étaient ceux-ci qui devaient penser à elle, s'occuper d'elle. Ils savaient bien qu'elle avait été confiée à Marguerite Lormont et qu'elle était à Salvignac.

Marguerite ne pouvait pas deviner que Pedro Lamnès avait trouvé la mort au fond d'un précipice des Pyrénées.

Plus que jamais elle se félicitait de ne pas avoir dit à Emilienne qu'elle n'était pas son enfant.

Comme cela, la quiétude d'esprit de la fillette ne pouvait être troublée ; elle évitait pour plus tard à la jeune fille des préoccupations, des regrets, peut-être des chagrins.

Tout cela était bien dit pour apporter un peu de calme dans l'esprit du docteur Villarceau ; mais intérieurement, en regardant la jeune Espagnole, si jolie, si gracieuse et déjà si distinguée de manières, Marguerite se disait :

— Pourtant, elle appartient à une riche famille et n'est pas née pour vivre du travail de ses mains mignonnes ; faudra-t-il donc, à cause de ces papiers perdus, qu'elle ne sache jamais le nom qu'elle a le droit de porter et ne puisse prendre la place qu'elle était appelée à occuper dans le monde.

* * *

Pendant le juge d'instruction avait remis son dossier à la chambre des mises en accusations, et celle-ci décida que Edouard Forestier serait traduit devant la Cour d'assises de la Seine.

Le jour des débats arriva. On savait que le principal témoin était M. Villarceau, et les débats publics de cette mystérieuse affaire judiciaire étaient attendus par les amis du docteur et les amateurs d'incidents à sensation.

Bien avant l'installation du jury et l'entrée du président de la Cour et des juges, ses assesseurs, la salle des assises, souvent trop petite, était bondée. Il y avait là un public de choix : beaucoup d'avocats en robe ; les dames en grande toilette étaient en majorité ; elles se plaçaient comme elles pouvaient et avaient envahi le prétoire ainsi qu'une partie de l'espace réservé aux jurés.

Mais pour tout le monde, il y eut une déception.

Naturellement, on ne pouvait dire ce que contenaient les fameux papiers. On dit seulement qu'ils renfermaient un secret concernant une enfant qui paraissait avoir été abandonnée et dont on ne connaissait pas la famille.

On peut donc supposer, disait l'acte d'accusation, et ce que répéta M. Villarceau lorsqu'il fut entendu, que les papiers volés et jetés dans une bouche d'égout par l'accusé, indiquaient le lieu de naissance de l'enfant et faisaient connaître sa famille.

Tout cela n'était guère de nature à piquer bien vivement la curiosité des auditeurs, et c'est à peine si l'enfant abandonnée, la petite orpheline, était rendue intéressante. Il n'était pas même dit qu'on supposait qu'elle fût née en Espagne.

Sur la demande de M. Villarceau, le juge d'instruction avait été extrêmement sobre de détails au sujet de la petite fille.

Comme nous venons de le dire, ce fut une déception.

On était loin des révélations sensationnelles que l'on attendait.

Dès lors, toute l'attention, tout l'intérêt se portèrent sur Edouard Forestier, dont l'allure dégagée, le visage pâli, l'attitude calme et correcte prévenaient en sa faveur.

Moins arrogant, moins audacieux que devant le juge d'instruction, il répondit simplement, sans finasseries, aux questions du président.

Par exemple, cette fois, sans suppression de détails, on eut le récit complet du vol des papiers. On put s'imaginer qu'on assistait à la fuite du voleur, poursuivi par le maître d'hôtel d'abord, ensuite par les deux agents de la Sûreté et à son arrestation rue Daumesnil.

De nouveau devant la cour, Forestier affirma avoir jeté les papiers dans une bouche d'égout.

Et comme le président émettait un doute :

— Eh ! bien, s'écria-t-il, qu'on me prouve que je mens en me disant ce que j'ai pu faire de ces papiers.

Dans le prétoire, on put remarquer une jeune femme très élégante, vêtue d'une robe de soie noire et délicieusement gantée ; un voile épais, qu'elle tenait obstinément baissé, couvrait entièrement son visage et ne permettait pas qu'on distinguât ses traits.

Par exemple, elle prenait un intérêt très vif aux débats et ne perdait pas un mot des paroles du président et des réponses de l'accusé. Elle avait aussi écouté avec une grande attention le réquisitoire du ministère public. On aurait pu croire qu'elle était intéressée à l'affaire.

Elle regardait beaucoup l'accusé, et il y avait des instants où elle ne le quittait pas des yeux.

Mais pourquoi cette femme tenait-elle ainsi son voile baissé ?

Il ne manquait pas de personnes dans la salle qui la connaissaient, et elle ne voulait pas être reconnue.

Cette femme qui, pendant quelques années, avait vécu à l'étranger, mais était revenue à Paris, était Léonie Lescure, l'épouse coupable que le sculpteur sur bois, Auguste Lebrun, avait chassée de sa maison.

Edouard Forestier, accusé de vol au préjudice de son maître, vol commis avec effraction, fut condamné à huit ans de réclusion.

Sous la rubrique "Tribunaux," les journaux de Paris rendirent compte de cette affaire, qui était assez ordinaire, mais dont on aurait pu faire une cause célèbre, et tout fut dit.

Ce qui aurait pu intéresser la population parisienne, la passionner même, ayant été écarté des débats, cette histoire de vol de papier passa inaperçue.

Huit jours après, tout était oublié.

On oublie si vite à Paris, où rapidement une chose succède à une autre, où l'on a à peine le temps de s'occuper de l'événement du jour !

Seul, M. Villarceau n'oubliait pas.

Il était toujours fort triste, il n'avait plus sa douce et franche gaieté d'autrefois.

Il pensait sans cesse à ces papiers dont, il en était convaincu, la perte causait un préjudice énorme à la fille adoptive de Marguerite.